

# ZARINA KHAN

## *l'Œuvre à la joie*

La sagesse d'aimer

\*\*\*



HOZHONI

## Le tremblement

J'ai d'abord pris un vol régulier jusqu'à Ancône, une ville portuaire fondée par les Grecs, sur la mer Adriatique. Le père d'Ivan m'accompagne, avec une caméra. Il m'a suppliée, j'ai accepté sa présence. L'ONU nous a délivré à grand mal une autorisation de sept jours, deux jours pour le voyage aller-retour, cinq jours sur place. Nous quittons Ancône dans un petit avion militaire brinquebalant, entourés de gros sacs de jute remplis à craquer de denrées alimentaires. Le bruit des moteurs empêche tout échange. Les sièges abîmés tressautent, pris dans les filets qui pendent le long des parois de fer. Trois soldats sont postés devant les hublots et scrutent le ciel pourtant vide. On nous a donné des parachutes élimés. Je me demande bien ce que j'en ferai si je devais sauter. Il n'y a pas de mode d'emploi et je n'ai pas pensé à m'informer. Il n'y a pas de parachutes dans *Les 7 contre Thèbes*.

L'atterrissage est terrifiant, on nous tire dessus, hurle un soldat, rivé sur son hublot. Je lui crie, que regardez-vous? Sans détourner son regard, il répond, je surveille le réservoir, s'ils tirent dedans, nous prenons feu. L'avion parvient à se poser dans des soubresauts sonores. La porte arrière s'ouvre, maintenant, il vous faut courir, vous devez arriver là-bas, le soldat pointe du doigt un baraquement, au loin, là-bas vous serez à couvert. J'enfile mon sac à dos. Il pèse mon poids, je ne pourrai pas courir.

Je vais peut-être mourir pour quelques paquets de café et de riz, c'est ridicule. J'ai couru pourtant, mon corps s'est mis à me porter, monture nouvelle, surprenante. La baraque à atteindre est vide, le toit troué ici et là laisse entrer des faisceaux de lueurs dans lesquels valse une étrange poussière noire. Le bruit est partout, confus. Un militaire se tient devant une barrière bricolée, il étudie longuement nos passeports, les autorisations multiples, scrute les cachets apposés au bas des pages. La suspicion déforme son visage fermé. Finalement il griffonne un numéro sur un papier qu'il nous tend. Apprenez-le par cœur, c'est votre code de sortie. Il ricane, pas de code, pas de retour.

De l'autre côté de la barrière un blindé de l'ONU, bondé. Les gens se tiennent debout, la plupart portent des uniformes que je ne sais pas identifier, serrés les uns contre les autres. Lorsque le blindé démarre, la porte arrière se referme avec un claquement sec. Par la lucarne haute, j'aperçois un enfant, 5, 6 ans peut-être, il court de toutes ses forces et crie, emmenez-moi, s'il vous plaît, emmenez-moi. Le blindé ne ralentit pas, ne s'arrête pas, je vois la petite silhouette rétrécir puis disparaître. C'est là, dans le regard de cet enfant abandonné aux snipers et aux obus qui martèlent l'aéroport, que la guerre pour moi a commencé.

*L'enfant pleure et ses larmes sont rouges. Sa plainte est infantine tandis que la mort le berce.*

Le terminus du blindé n'est pas très loin de la maison où nous attend « notre famille d'accueil ». Kira Ferhatbegovic est sur le seuil, elle guette notre arrivée, inquiète. Elle est chaleureuse, bien coiffée, elle a mis du rouge à lèvres. Son mari, Meho, nous souhaite la bienvenue. La maison est sombre, mes yeux s'habituent à l'obscurité. Il n'y a pas d'électricité, explique la maîtresse de maison, désolée. Le café à base de pois chiches est délicieux après ce long voyage. Tout est impeccable. Dans la salle de bains, il y a un broc d'eau, c'est pour vous, dit Kira, demain, Meho ira en chercher. Je ne sais pas encore que tous les matins, il part avec

une brouette remplir les jerricans d'eau précieuse, et qu'après de la fontaine, on meurt, régulièrement. La file d'attente est un jeu pour les snipers. Timur, le fils de Saada, la cousine, nous rejoint. L'enfant est à peine plus âgé qu'Ivan. Il parle peu, a de grands yeux en amande, profondément tristes. Leur fille Meliha rentre tard, elle travaille dans une association. Elle est drôle, ses cheveux blonds encadrent son visage rieur. De temps en temps cependant, ses mâchoires se serrent, une ombre passe devant ses yeux clairs. Avant d'aller nous coucher, nous recevons la feuille de route pour le lendemain. Nous avons rendez-vous sur une petite place, à 5 kilomètres. Nous irons seuls, marcherons séparés. Il ne faut pas attirer l'attention. Danielle Mitterrand arrive dans quelques jours, on s'attend à des démonstrations de force.

Lorsque je m'allonge dans cette chambre aux rideaux fleuris, j'ai du mal à croire que dehors, c'est la guerre. Les tirs cependant me réveillent au petit matin. Meho est sur la terrasse, il se rase devant le miroir d'un rétroviseur accroché au mur. Dedans, je ne vois rien, et il faut bien se raser, n'est-ce pas ? Il rit. Bon rendez-vous ! Vous nous raconterez ce soir ? J'espère que nos petits Bosniaques seront à la hauteur de vos attentes.

L'air est frais, les montagnes nous entourent. L'armée est tout autour, au sommet de ces monts très verts. Kira prend mon visage dans ses deux mains, le geste tendre d'une mère à un enfant petit, et me sourit. Je crois que nous nous sommes aimées au premier regard.

Je marche seule à présent. La ville assiégée est déserte, les rideaux de fer sont tirés sur les échoppes, les enseignes des cafés pendent, arrachées. La cathédrale se profile au bout de la rue où se côtoient la mosquée, la synagogue, une petite église orthodoxe. L'architecture parle ici de cohabitation sereine, de paix entre les religions. Les bûcherons sont venus couper du bois pour les otages de la ville assiégée, les infirmières sont venues panser les blessures, moi, je viens faire ce que je sais faire, ouvrir un atelier d'écriture et de pratique théâtrale, collecter dans l'abomination

la grandeur des humains... Tout à coup je me sens décalée. De l'écriture, du théâtre, au cœur de combats sanglants, avec des enfants endeuillés?

Nous sommes le 1<sup>er</sup> octobre 1993. La guerre dure depuis plus d'un an. J'ai rendez-vous à 9 heures, je plie et je replie le petit plan dessiné grossièrement par Meho, pour me repérer.

Je marche. Je croise un blindé de l'ONU, blanc, entité sourde et aveugle qui fonce dans les rues désertes. Sur mon plan, deux rues permettent d'arriver à la place où j'ai rendez-vous pour l'atelier. J'hésite, une des rues est goudronnée, l'autre, plus ancienne sans doute, est pavée. Je choisis les pavés, ils sont beaux. Tout à coup, un obus tombe, tout près, sans doute dans l'autre rue, celle que je n'ai pas empruntée. Tout tremble, et mon corps. Le verre des fenêtres se brise, s'écrase au sol soudainement recouvert de ces débris rutilants, ma respiration s'est bloquée, mes genoux s'entrechoquent. Tout est tremblement. *La ville gronde. Autour d'elle, le filet tend un cercle pour étreindre ses tours.* Les questions affluent dans ma tête, se percutent. Qu'est-ce que je fais là? Que suis-je venue chercher? Pourquoi je suis là? Pour l'art? L'œuvre à créer? Qui viendra à ce rendez-vous anachronique pour écrire et jouer une pièce de théâtre? Ai-je perdu tout sens de la réalité? L'art est-il plus précieux que la vie? Quels parents laisseront leurs enfants sortir des abris pour un atelier avec une inconnue, un metteur en scène qui vient de Paris?

Lors de notre dernier entretien avec l'association des étudiants, j'ai refusé de faire la conférence qu'ils souhaitaient à l'université, mon savoir « pédagogique » me paraissait dérisoire dans ce contexte. Je leur ai proposé d'ouvrir un atelier d'écriture plutôt, avec des collégiens, des lycéens, et de faire la clôture de leur cycle de conférences avec la pièce que nous allions créer. Ils m'ont prévenue qu'ils feraient leur possible pour faire passer le message mais les établissements scolaires étaient tous fermés.

Il n'y aurait peut-être personne... Oui, sans doute, il n'y aura personne.

Je continue à avancer, automate au souffle court. Je regarde une dernière fois le plan qui s'agite dans mes mains toujours tremblantes, j'y suis, la place doit se découvrir au coin de cette rue.

Elle est là, la place de notre rendez-vous. Mes oreilles bourdonnent, mes tympans ont accusé le choc de l'obus qui a éclaté. Je les aperçois, ils sont là, debout, dehors. Ils n'ont pas couru aux abris, de peur de me rater, me diront-ils, de rater le rendez-vous. Quatorze adolescents, là, debout, des arbres au bord de la clairière. Ils me voient apparaître, seule sur la place déserte, ils sont tendus vers moi, ceux-là mêmes qui ne me connaissent pas, qui ne savent rien de moi, un immense sourire envahit leurs visages. Ils serrent l'inconnue dans leurs bras. Leur étreinte est légère. Sur leurs visages se côtoient l'inquiétude qui a précédé et l'immense soulagement. L'un d'eux a crié, *Elle est vivante!* Elle, c'est moi, un moi qui n'a rien à prouver, un moi qui n'a que la vie en commun avec eux à cet instant. Ils sourient parce que je suis vivante, je souris parce qu'ils sont vivants, et qu'une chance nous est donnée de vivre, quelques heures, quelques jours peut-être, cette rencontre improbable.

Ils me regardent, ils me dévorent des yeux. Ils sont prêts à croire en l'impossible. Quatre jours pour écrire et monter une pièce, le cinquième pour la jouer. Ils n'ont jamais écrit, ils n'ont jamais joué. Ils sont vite amusés, confiants.

Ils ont perdu un père, une sœur, un cousin, un ami. Le deuil creuse leurs cernes. La guerre les a saisis en pleine adolescence, à l'âge où on se rebelle, où on teste les limites de l'autorité, où l'on se sent infaillible, où on tombe amoureux. Je les regarde. Je dois leur donner un thème pour commencer. Un thème... Comment trouver les mots? Je laisse tomber toutes les idées que

j'ai préparées, je ferme les yeux, je cherche en moi, au-dedans. Je me sens étrangère à cette ignominie qui se saisit de Dieu pour tuer, à la politique internationale qui joue avec Dieu pour ses intérêts, à cette planète tout entière qui laisse la guerre encore se rassasier des mêmes invariables confusions entre politiques et religions, entre foi et croyances. J'entends ma voix proposer : « Une extraterrestre vient sur terre pour comprendre les humains et écrire un dictionnaire de la vie qu'elle rapportera sur sa planète. Manque de chance, elle atterrit à Sarajevo aujourd'hui, en plein siège, et vous rencontre. » Les jeunes rient. Une jeune fille lève la main : « Je pourrai jouer l'extraterrestre ? J'ai tellement plus de questions que de réponses ! » Bien sûr, comment t'appelles-tu ? « Alma ». L'âme. Bien sûr, Alma.

Ils se jettent sur le papier. Ils écrivent dans le silence rythmé par les tirs sur la ligne de front. Non, ils n'abordent pas la religion, ils n'abordent pas la politique, ni la foi ni les croyances. Ils disent leur peur, leur tristesse, que la liberté leur manque, qu'ils ont envie de vivre, et comme l'extraterrestre, de comprendre. Dès la lecture de leurs premiers textes, je vois se dessiner un hymne à la paix, né dans la guerre. Et ils pleurent et ils rient. Ils dévoilent le chant qui les habite, au-dedans, dans cet espace d'enchantement. *Incantare*. Le chant du dedans.

Le soir, après l'atelier, je suis invitée chez un professeur de lettres qui veut me rencontrer. Deux des adolescents de l'atelier sont ses élèves. Elle a préparé ce fameux faux café, et me le sert dans une admirable tasse en porcelaine sur laquelle se déclinent des paysages de montagnes. Il y a pour la première fois quelques instants d'électricité et la télévision est allumée. Ce jour-là, l'armée bosniaque a remporté une victoire. Ce jour-là passent en boucle des images grésillantes de cadavres serbes. Des jeunes gens couchés dans l'herbe, les yeux ouverts.

*Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,  
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,  
Dort*

La tasse en porcelaine tremble aussi dans les mains de cette femme. Les larmes entraînent le mascara de ses cils et dessinent sur son visage ce masque que je verrai souvent apparaître ici, le masque de l'intolérable. Dans un anglais approximatif, elle pointe l'écran et balbutie « *look, look at them. They are just kids, young people, young men, sons.* Regardez, regarde-les, ce sont des enfants, de tout jeunes gens, des fils. » Cette femme bosniaque pleure les morts de l'ennemi, elle pleure ces enfants, ces jeunes gens fauchés sans comprendre. Elle pleure au nom de leurs mères à tous, elle pleure sur ces vies trop courtes. Il ne peut y avoir de victoire ou de joie à gagner par la mort des autres et toutes ses pensées la relient à la douleur des mères de ceux qui, par une série d'événements aléatoires, sont ici les « ennemis ».

Un peu plus tôt, dans l'atelier, lors de l'improvisation théâtrale qui a suivi l'écriture solitaire, à l'extraterrestre qui demandait : *Qui est l'ennemi?*, les adolescents ont répondu :

*Des gens comme nous. Ils parlent la même langue, ils sont allés aux mêmes écoles. Ce sont nos frères.*





Retour du chaos dans la jeune existence de l'auteur tout juste mariée en 1977. Lors de la naissance de ses deux enfants, elle découvre la folie qui s'empare de l'homme qu'elle a épousé. Tandis que le couple accueille le monde du jazz, Claude Nougaro, Stan Getz, Michel Legrand... elle vit l'enfer des femmes battues. Bientôt à la rue avec ses petits, elle apprend à survivre dans la jungle parisienne. Son rêve s'effondre mais l'art devient son pays de résidence, la création, son abri et sa subsistance. Elle s'attache à ouvrir des espaces de création et s'adresse en particulier à ceux dont la parole est exclue.

Théâtre et démocratie, sacré et laïcité, sont des « jumeaux » sans cesse séparés qu'elle réunit contre vents et marées. Ses programmes « Théâtre et Liberté dans la guerre », « Résister et Dire pour la liberté de l'être », l'amènent ainsi à relier au milieu des bombes Sarajevo assiégée à Beyrouth, les cités de la banlieue parisienne aux zones de conflits, et à pénétrer les scènes prestigieuses d'Europe et les amphithéâtres grecs avec ces acteurs d'un genre nouveau.

Mais le Pakistan revient aussi dans sa vie tumultueuse lorsqu'une sœur inconnue sonne à sa porte. Elle va retrouver son prince de père, après trente-trois ans d'absence...

Après *La sagesse d'aimer* (Prix Seligman 2017 contre le racisme) et *La forge solaire, L'œuvre à la joie* est le troisième et dernier tome du « roman vrai » de Zarina Khan.



D'origine russo-pakistanaise, philosophe, actrice, réalisatrice, nommée en 2005 pour le prix Nobel de la paix, **Zarina Khan** est servie par son talent d'écrivain et son exceptionnelle mémoire.



978-2-37241-045-8 F 22€ TTC